

Daniela-Anastasia Pop
Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai
31 rue Horea,
400202 Cluj-Napoca, Romania

Écrire et décrire l'eau.
Rêveries contemplatives dans le roman
***Madame Orpha* de Marie Gevers**

ABSTRACT

One of the most common symbols used in literature, water, which is both a source of life and a rich symbol of meaning, is a theme that has transformed into a real instrument of aesthetic research over the last centuries. In this article, we show how the Francophone woman writer, Marie Gevers, uses the symbol of water in *Madame Orpha*. We also identify some of the functions that this element has in her autobiographical text and we analyze the way in which the reveries on water are reconstituted in order to give a coherent and a meaningful writing.

Keywords: Marie Gevers; reverie; symbol; thematic study; water

« ... qu'est-ce que l'homme dans la nature? – Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout » (Pascal 1670 : 72), disait le grand auteur classique du XVII^e siècle. Cette réflexion sur la condition humaine, mais aussi sur le lien de l'être humain avec la nature, sont des questions qui préoccupent les philosophes et les écrivains même quelques siècles plus tard, car il n'y

a rien de plus profond que l'homme, sa pensée et la nature où il vit et qui nourrit son esprit.

La littérature, par la mise en forme et par le travail sur les mots qu'elle implique, est un support privilégié pour explorer en profondeur les questions relatives à la condition humaine, car tout écrivain dispose de moyens extrêmement variés pour le faire. De ce point de vue, la présente étude se veut être une incursion dans le roman *Madame Orpha ou la Sérénade de mai* de Marie Gevers, et vise l'analyse de l'élément aquatique, de la manière dont il est présenté dans le roman et, enfin, des rapports que la narratrice tisse entre l'eau et ses réflexions.

Étant donné que le roman choisi est un roman largement autobiographique et que la vie de la narratrice, une petite fille de dix ans, se superpose à la vie de l'auteur, il convient d'en faire une courte présentation. Née à Edegem, près d'Anvers, Marie Gevers (1883-1975) fait partie de la bourgeoisie flamande. Marie Gevers et son œuvre abondent en sujets qui poussent le lecteur à y réfléchir.

Et de quoi parle-t-on, dans *Madame Orpha* ? – Dans la campagne flamande, une petite fille commence à se souvenir de son enfance. Elle a dix ans, ne fréquente pas l'école, mais tout autour d'elle est source d'enseignement : le jardin, la nature, les étoiles, *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon et puis, l'histoire de Louis et d'Orpha. Au fil des saisons, la petite fille grandit. C'est une enfant méditative et silencieuse, dévouée à ses parents « demi-dieux » et au « jardin dieu ». Elle écoute les conversations des grandes personnes et s'intéresse surtout à tout ce qui se rapporte à Louis et à Orpha. Louis, c'est le jardinier du domaine, et Orpha, la femme du receveur, qui vit un peu plus loin, au village. L'enfant a bien remarqué que, souvent, Louis était rêveur et que l'épouse du receveur faisait chaque jour un détour inutile par le jardin pour aller chercher du lait à la ferme. La petite sait maintenant que la vie de Louis a changé un soir, lors de la sérénade de mai, lorsqu'il avait vu Orpha à la même manière de Télémaque, qui avait vu, lui aussi, la naissance de Vénus de l'écume de la mer. C'est ainsi que la petite fille apprend que l'amour est le sentiment le plus fort.

Mais quel est le rapport entre Marie Gevers et l'eau ? Comment se présente-t-il, cet élément, dans l'œuvre de cette femme et quelles sont ses fonctions ? – C'est à ces questions qu'on essaiera de répondre dans ce qui suit.

L'eau, qui prend les formes les plus variées dans l'œuvre de Marie Gevers, y devient tout un symbole qui, lié à l'être humain rêveur, donne naissance à un « pacte entre l'étang et moi » (Gevers 1992 : 87). L'étang et le moi auctorial, voici deux repères qui constituent les pôles entre lesquels et autour desquels oscille l'œuvre toute entière de Marie Gevers. Selon Paul Willems, le fils de la romancière, écrivain lui-même :

L'œuvre de Marie Gevers est liée si étroitement à Missembourg qu'il y a une véritable osmose entre elle et la vieille maison, le jardin, les arbres, la pluie, les roses, les oiseaux, le brouillard, les bourgeons, la neige, les quatre vents du ciel ainsi que les parfums. J'oubliais : l'étang ! Il est vide. Pourtant il vit toujours dans notre mémoire et nous portons en nous ses reflets. Quoiqu'il n'y ait plus que de larges douves vides et des étendues vaseuses, l'« étang » nous offre, portés par le souvenir, les ciels révolus et l'eau disparue (Willems 1989 : 15).

Missembourg et le pays natal sont, pour cette femme écrivain, des images imprégnées d'eau. Gaston Bachelard explique que

le pays natal est moins une étendue qu'une matière : c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend substance [...]. En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés. Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau sans tomber dans une rêverie profonde, sans revoir mon bonheur... (Bachelard 1942 : 15).

Eau, rêverie et imagination. Trois mots-clés du livre *L'Eau et les rêves* de Bachelard, qui ont un rôle extrêmement important dans l'analyse de l'élément aquatique chez Marie Gevers : l'homme (l'écrivain, dans notre cas) est un être imaginant qui, dès l'enfance, soumet son rapport au réel et à des projections de son environnement qui subjectivent son rapport au monde. De l'étang au moi traduit, en effet, le chemin de la création littéraire de la femme écrivain qui a comme point de départ la nature, une nature « exquisément humaine de [s]on père » (Gevers 1992 : 94), où il « traitait ses arbres plutôt comme des êtres humains » (Gevers 1992 : 94). L'étang et l'eau, en

général, sont des thèmes très fréquents dans l'œuvre de la romancière, au point qu'on a même affirmé que « L'univers de Marie Gevers se mesure par rapport à l'eau » (Skenazi 1983 : 221). Tel un peintre, la narratrice suggère une immersion totale de l'espace extérieur dans le domaine de la perception :

Ah ! la subtilité des perceptions enfantines ! Je préfère ce pain à notre blanc pain de froment. Par la vertu du patois de la fermière, par la magie de l'arôme particulier dû au levain, il prolonge dans ma pensée, l'image de la mer au printemps (Gevers 1992 : 16-17).

La transgression de la pensée créatrice se réalise, dans ce cas, par l'intermédiaire des observations et de l'expérience visuelle que la narratrice associe à l'espace de son moi intime. Dans le roman *Madame Orpha*, une séquence toute entière est dédiée à ce transfert, lorsque la fille regarde l'étang et s'y retrouve :

Il y a un pacte entre l'étang et moi. Je le contemple matin et soir, penchée à ma fenêtre. Mon image y est si mêlée que la somme de tous ces reflets a dû lui laisser quelque chose de ma personne ; une part de ma sensibilité y vit. Lorsque le beau temps tiédit l'eau, et que je m'y baigne, il me semble y rejoindre un autre moi-même. [...] En ce chaud midi de mai, je me suis glissée dans l'étang et je nage longtemps, mêlée aux reflets des arbres [...] (Gevers 1992 : 87).

L'étang devient une métaphore du livre et la manière dont il est construit par la narratrice explique le fort attachement de celle-ci à la nature et à l'eau : la réalité du monde lui est donnée seulement par ce reflet et l'identité de la fille ne saurait être complexe sans l'expérience d'une quête et d'une connaissance médiates par la nature, mais aussi par les conversations autour de la relation d'Orpha et de Louis, les deux protagonistes du roman. De plus, un des conseils que la fille reçoit de sa mère synthétise la démarche de la narratrice et montre que « la quête de soi est toujours indirecte, en reflet » (Skenazi 1983 : 226) : « Regarde à côté, tu verras » (Gevers 1992 : 18).

Marie Gevers s'approprie l'eau et chaque moment important prend la substance aquatique, pour avoir plus de résonance :

Dans l'eau calme de ma mémoire,
Je regarde se dérouler
Les images du passé, moire

Souple de flottants reflets (Gevers 2003 : 69).

Cependant, si l'eau devient un symbole dans l'œuvre de Marie Gevers, c'est qu'elle y est porteuse des significations symboliques, qui « peuvent se réduire à trois thèmes dominants : source de vie, moyen de purification [et] centre de régénérescence » (Chevalier 1982 : 374), qui forment de véritables fusions imaginaires.

1. L'eau créatrice – source de vie

Dans le roman *Madame Orpha*, la présence aquatique se manifeste dès le premier chapitre du texte :

Le goût de l'eau diffère selon les puits. Celle de la ferme Van Aelst, que l'on tire à l'aide d'une haute potence à bascule, rappelle l'odeur de l'herbe en avril. Celle de la ferme de Cornélie est légèrement acidulée. La nôtre, la meilleure, est fraîche comme le mois de mars, quand il y a soleil et vent d'Est (Gevers 1992 : 13).

À une première lecture, cet *incipit* ne dit presque rien – ou bien rien de plus qu'une simple remarque subjective. Cependant, en réalité, ces lignes tracent déjà la problématique fondamentale de l'histoire – celle du reflet – et marquent le début du début, le « germe des germes » (Chevalier 1982 : 374), l'origine de la création, faisant allusion aux traditions juives et chrétiennes, dans lesquelles l'eau symbolise, d'abord, l'origine de la création et la source de tout ce qui existe. Toutefois, les choses deviennent plus complexes lorsque la simple introduction de l'eau est suivie des remarques qui rendent compte, de manière subtile, d'une classification de l'eau : l'eau qui a l'odeur de l'herbe en avril, l'eau acidulée et l'eau fraîche.

De la rêverie ordinaire à la rêverie littéraire, il y a, sans doute, un assez long chemin, puisque la rêverie littéraire ou contemplative doit s'inscrire sous le signe d'un rythme, d'une constance. Et cette constance peut être assurée, selon Gaston Bachelard, tout en suivant non pas les images réelles qu'on a devant les yeux, mais les images qui naissent en nous-mêmes, qui vivent dans nos rêves, « les images chargées d'une matière onirique riche et dense, qui constitue un aliment inépuisable pour l'imagination matérielle » (Bachelard 1942 : 32). Et le travail de Marie Gevers – bien que dans le cadre de ce

roman fragmenté – arrive à atteindre ce rythme, la contemplation de l'eau devenant pour elle la contemplation de soi.

Un autre type d'eau qui apparaît dans *Madame Orpha* et qui représente une source de vie, c'est la pluie chaude de printemps qui marque la fin de l'hiver et la régénération de la nature :

... les pesants nuages [...] disparaissent, et la tendreté nouvelle de l'air fond en pluie chaude. La chanson qu'elle murmure à l'étang dit que le printemps, vraiment, est arrivé, et je cours au jardin. [...]

Il pleut finement. Je courbe la tête, écartant mes cheveux pour sentir les gouttes picoter ma nuque. Arrêtée dans le courtil, je ne puis me décider à rentrer, humant l'odeur naissante du printemps, qui monte vers le ciel, comme pour opérer un doux échange avec la fine pluie qui en tombe (Gevers 1992 : 71-72).

Écrire sur l'eau et la décrire y crée un tissu d'analogies qui constitue la vraie trame du texte (Jago-Antoine 1992 : 197). Cette eau-miroir, vouée à *mirer*, à regarder l'être humain et à être regardée, à son tour, par lui, tout en instaurant une harmonie universelle, représente, donc, l'âme et la source de vie de *Madame Orpha*.

Mais cette qualité de l'eau, celle de porter avec elle l'image du monde et des êtres humains, n'est pas le seul trait que Marie Gevers lui attribue. L'eau est également un outil qui aide à la récréation de certains mythes, un moyen de purification et un centre de régénérescence, ce qui fait le sujet du chapitre suivant.

2. L'eau comme moyen de purification et comme centre de régénérescence

Deux autres dimensions symboliques de l'eau sont, selon Chevalier, sa vertu purificatrice et son pouvoir régénérateur.

Si l'eau comme moyen de purification est une eau sacrée, présente au baptême et qui lave les péchés, en créant un homme nouveau, elle n'est pas vraiment employée dans l'œuvre de Marie Gevers. Toutefois, un élément du texte fait référence à cet aspect : « Du côté de l'ombre, au nord des maisons ou des lisières, de la neige traîne encore comme un lumineux souvenir de pureté » (Gevers 1992 : 54).

Parmi les choses qui dégènèrent, le lumineux souvenir de pureté semble être une trace de l'innocence enfantine de la narratrice, ce

personnage caché derrière les mots et derrière l'histoire de l'amour interdit entre Madame Orpha et le jardinier Louis.

Mais l'absence de l'eau comme moyen de purification peut être récompensée par les images de l'eau régénératrice, présente dans plusieurs situations. La première – et la plus évidente – en serait l'immersion de la petite fille dans l'étang : « je me suis glissée dans l'étang et je nage longtemps, mêlée aux reflets des arbres [...] » (Gevers 1992 : 87). L'immersion – dit Chevalier – est régénératrice et elle opère une renaissance. La renaissance de la petite fille pourrait avoir deux sens : d'une part, elle passe à une nouvelle étape de sa vie, de l'enfance à l'adolescence ; d'autre part, tout en se glissant dans l'étang et tout en y restant longtemps, elle devient une autre, elle perd son identité et passe à un état supérieur, celui des réflexions, de la verticalité.

Ensuite, une autre séquence qui révèle le caractère régénérateur de l'élément aquatique, c'est la rencontre des deux amoureux, le moment de la « Sérénade de mai » : « Orpha se heurte à un rameau alourdi de pluie. Des gouttes tombent dans ses cheveux. Elle se recule avec un petit cri et se jette en plein sur Louis que nous n'avions pas vu dans l'ombre » (Gevers 1992 : 120).

Bien que ce passage n'illustre pas d'immersion, on peut affirmer que, par son effet, l'eau y joue un rôle régénérateur. Inoffensives à première vue, les gouttes d'eau qui tombent sur les cheveux d'Orpha marquent le début de l'adultère, d'un côté, et de la transformation de la femme, qui avoue avoir trouvé le véritable amour. Malédiction ou bénédiction ? – Et l'un et l'autre, et les deux à la fois, puisque le bonheur de la rencontre sera la source des orages et des tempêtes de l'âme et, en même temps, celui qui détermine la naissance de l'eau destructrice, de l'eau mortifère (celle qui tue le receveur, le mari d'Orpha).

3. Le miroir vivant

L'eau change en fonction de l'état d'âme des personnages du roman ou de la façon dont la narratrice perçoit leurs sentiments. Ainsi, l'eau devient un véritable personnage du roman, un être vivant qui reflète

l'esprit de la narratrice et dont les sentiments correspondent avec l'état de celle-ci ; si pour Marie Gevers, l'automne signifie tristesse, l'étang devient lui-aussi triste lors de cette saison : « Alors l'étang prend une couleur d'étain triste » (Gevers 2003 : 50). Il est en même temps celui qui sait tout, comme un livre d'histoire, sur les événements de Missembourg, un reflet de ceux qui vivent ici :

Jusqu'aux toits reflétée en l'étang qui la baigne,
Notre maison double sa vie au miroir d'eau,
Nos lampes, dans les soirs fatigués, s'y éteignent,
Chaque aube y vient orner de blanc les volets clos.

Elle y vit, avec nos visages aux fenêtres,
Notre sommeil, au fond des chambres, s'y étend
Et quand l'air du matin rit à ton rire frêle
La joie éclaire aussi la maison de l'étang (Gevers 2003 : 84).

Mais outre cela, l'étang, tel qu'un livre bien écrit, a un but esthétisant ; ainsi, l'étang est le plus bel élément du jardin de Missembourg, celui qui « met la ceinture de soie » au jardin et qui est le plus contemplé (il est présent non seulement dans les romans, mais aussi dans les œuvres poétiques de Marie Gevers).

Qui plus est, l'étang unit ciel et terre, divin et humain : « Au début de l'été précédent, un soir que j'étais penchée à ma fenêtre, pour apercevoir les étoiles dans l'eau de l'étang, et les vers luisants dans l'herbe des bergers [...] » (Gevers 1992 : 43), ce qui renvoie, de nouveau, aux mythes de la création. Ainsi, l'élément aquatique est celui qui établit l'unité du monde, celui qui assure la continuité et l'ordre des choses et qui est présent dans la vie des êtres humains dès la naissance et jusqu'à la fin.

Conclusion

Dans sa démarche, la narratrice parcourt toute une série d'espaces qui jouent de l'alternance fermé et ouvert (qui se prolonge avec la présence de l'eau et du jardin, où les deux amoureux se réfugient) et d'une oscillation permanente entre obscurité et lumière, qui se traduit

par l'histoire d'une quête en apparence impossible, celle de l'espace idéal, de l'unité – de la pensée et de soi-même. Cette oscillation entre lumière et obscurité est, dans sa profondeur, une frontière entre le sacré et le profane (Eliade 1965), frontière que l'élément aquatique incarne dans *Madame Orpha*. Le sacré, d'une part, renvoie, dans ce roman, à l'espace enfantin et idyllique du jardin et de l'eau comme moyen de purification et comme centre de régénérescence, alors que le profane illustre les espaces où les deux amoureux se rencontrent et l'eau qui les accompagne, une eau qui tue et qui est le signe du péché.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que chez Marie Gevers, l'eau et la nature ne peuvent être considérées comme des réalités distinctes de l'imagination et de la sensibilité de l'observateur, même si tous les personnages de la romancière se trouvent dans des espaces où la nature agissante est présente, étroitement liés à celle-ci. L'expérience visuelle, le regard et la fenêtre soulignent une subjectivité omniprésente, la contemplation de l'eau étant en même temps contemplation de soi.

Bibliographie

- Bachelard, G. (1942) : *L'Eau et les rêves*. Paris : José Corti.
- Chevalier, J., Gheerbrant, A. (1982) : *Dictionnaire des symboles. Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*. Paris : Robert Laffont et Jupiter.
- Eliade, M. (1965) : *Le sacré et le profane*. Paris : Gallimard.
- Gevers, M. (1992) : *Madame Orpha, ou la Sérénade de mai*. Bruxelles : Labor.
- Gevers, M. (2003) : *Œuvres poétiques*, Préface de Liliane Wouters. Bruxelles : Le Cri, coll. « Terre Neuve ».
- Jago-Antoine, V. (1992) : *Lecture de Madame Orpha*. Bruxelles : Labor.
- Pascal, B. (1670) : *Pensées*. Paris : Guillaume Desprez.
- Skenazi, C. (1983) : *Marie Gevers et la nature*. Bruxelles : Palais des Académies.
- Willems, P. (1989) : *Le Fonds Marie Gevers et ses prolongements* [en ligne]. Bruxelles : Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.